e ANNÉE. — N° 4
Novembre 1902. 11

50 centimes

La Revue Théâtrale

Dessin de JOSÉ ENGEL

Mlle MORENO

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE

TEXTE

Bavardages de théâtre	Paul Gavault
Chronique de quinzaine	Edouard Gauthier
Entr'actes	George Vanor
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. Norma
La Mise en scène	Théod. Massiac
Mlle Moreno	José Théry
Musique (Le Conservatoire)	Jules Martin
Théâtres à coté	Henry Fransois
L'Œuvre éclectique	Georges Frappier
Farces de théâtre	Turlupin
En Passant	Jacques Duchange
La Mode au Théâtre	Vte de Réville

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE, portrait de Mlle Moreno par José Encel
Photographies de *Rome vaincue*.
Dessins de A. Douhin, Pikoff, d'Aboncourt.
Portraits de Mlle Moreno, de Lévy-Dhurmer, Granié, Vuillard.

Photographies Cautin et Berger

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mmes Georgette Leblanc, phot. Cautin et Berger
N° 2. M. Paul Mounet, phot. Cautin et Berger
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José Engel
N° 4. Mlle Moreno, dessin de José Engel

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V. RIGAUD, 1. faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

Verreries Artistiques

VASES — BUIRES — COUPES

SALVIATI

DE VENISE

16, Avenue de l'Opéra — Paris

Lustres à Bougies
Gaz — Electricité

Glaces en verre
et Mosaïques

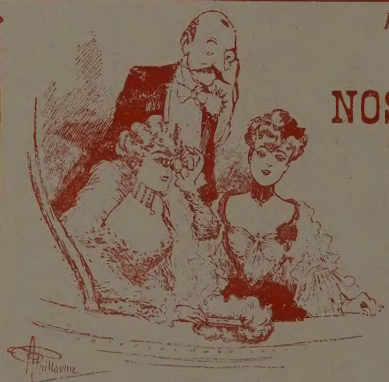
C.-P. GOERZ

Berlin-Friedenau

Optique, Jumelles, Photographie

NOTICES FRANCO SUR DEMANDE

22, rue de l'Entrepôt — PARIS



En vente chez tous les libraire

NOS ARTISTES

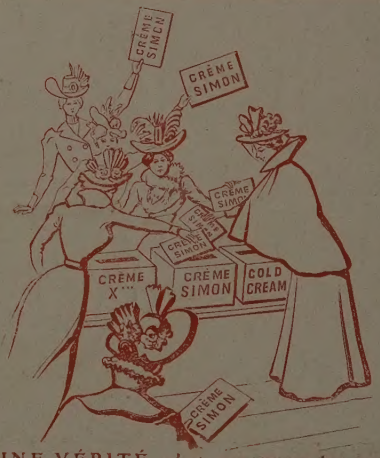
des Théâtres et des Concer

par J. MARTIX

400 portraits et biographie

Préface d'Alfred CAPUS

Ce volume est en vente à la REVUE THÉATRAL 60, rue de La Rochefoucauld Prix: 3 fr. 50.



UNE VÉRITÉ, c'est que toutes les personnes soucieuses de leur *beauté* et de leur *santé* ont adopté pour leur toilette journalière la **Crème Simon**, parce qu'elles en ont vu les merveilleux effets sur des épidermes ravagés par le froid.

1re Année. — N° 4. Novembre 1902. — II.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :	Rédaction et Administration	Le Numéro
Un an : Paris ..... 12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France ..... 50 cent.
— Départements ... 15 »	Téléphone : 271-94	Etranger..... 65 »
— Étranger..... 17 »		

BAVARDAGES DE THÉATRE

Le monde des théâtres passe son temps à débiner et à avoir peur de l'être. L'amour du débinage ne respecte aucune amitié, la peur du débinage ne recule devant aucune lâcheté.

C'est ainsi que, pour essayer d'éviter la bave du répugnant escargot qu'on appelle Alphonse Lemonnier dans le monde de la faillite et du chantage, nombre d'artistes et d'auteurs ont fait à ce crapuleux personnage l'aumône d'un billet de cent francs.

De la sorte, Lemonnier a réuni quelques milliers de francs qui permettront à sa feuille de choux de faire, pendant quelques mois, le bonheur des derrières de ses souscripteurs.

Je déplore cette petite lâcheté des gens de théâtre qui consiste à mépriser unanimement ce triste et immonde vieillard et à lui serrer la main quand on le rencontre.

On m'objecte que son âge avancé le met à l'abri des corrections manuelles : Je n'en suis pas sûr et, quant à moi, la main et le pied me démangent depuis deux ans.

L'âge ni les cheveux blancs ne sont par eux-mêmes respectables, et la vue de Lemonnier confirme dans cette opinion raisonnable.

Paul GAVAULT.

Cl. Studio.

CHRONIQUE DE QUINZAINE

Mlle Régnier,
rôle de Junia, dans *Rome vaincue*.

La question de l'Odéon. — THÉATRE-ANTOINE, *reprise des* Demi-Sœurs, *comédie en 3 actes, de M. Gaston Devore, 10 novembre.* — COMÉDIE-FRANÇAISE, *reprise de* Rome vaincue, *drame en 5 actes, en vers, d'Alexandre Parodi, 11 novembre.* — THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, Nos Deux Consciences, *drame en 5 actes et 6 tableaux, de M. Paul Anthelme, 11 novembre.* — *M. Coquelin aîné s'en irait.* — THÉATRE DE L'ODÉON, *première représentation de* Résurrection, *drame en 5 actes et un prologue, d'après Tolstoï, par M. Henry Bataille, 14 novembre.* — THÉATRE SARAH-BERNHARDT, *reprise de* Fédora, *19 novembre.*

≈ La saison est fertile en incidents.

Ces temps derniers, nous vîmes se reproduire la scie Antoine-Ginisty. Scie bien inutile. Que M. Antoine se soit porté candidat à la direction de l'Odéon, il y a quelques mois, en même temps que plusieurs personnalités se croyant autorisées à briguer cette charge, passe ; mais qu'il ait renouvelé sa sollicitation, tout seul, pour son compte personnel, alors qu'il n'était plus temps de rien tenter, alors que des Importants aussi officiels que M. Bernheim — à ce qu'on dit — se retiraient devant les protecteurs nombreux et plus puissants de M. Ginisty, voici qui n'a point passé. La lettre de désistement du postulant — bien qu'elle fût fondée sur de justes remarques — produisit peu d'impression, parce qu'on reconnut en elle la trop évidente expression d'un désappointement. Des grincheux ont taxé M. Antoine de présomption ; ils l'ont blâmé de faire aussi bon marché de son œuvre, et l'ont accusé de vouloir réintégrer l'Odéon dans le but égoïste de satisfaire son orgueil, afin de réussir, lui seul, en un lieu ingrat où les succès les meilleurs dessèchent et meurent tôt.

≈ Ceci n'empêche point M. Antoine de poursuivre, en sa maison, une excellente besogne ; son goût étonnamment sûr sait aussi bien discerner la valeur des nouveautés que décider l'opportunité des reprises. — C'est une pièce tout à fait genre Antoine que les *Demi-Sœurs*, de M. Gaston Devore, révélées aux Escholiers, il y a 5 ou 6 ans, et redonnées récemment au boulevard de Strasbourg. Peu de fois, on imagina pour la perpétration d'une œuvre de théâtre, protagonistes aussi expressifs que Gilberte Darcy et Blanche Récourt, deux sœurs utérines dont les âmes opposées palpitent suivant les sentiments contraires qui furent ceux de leur père respectif. Mlle Lucienne Dauphin et Mlle Andrée Méry ne traduisent pas mal les faits et gestes de ces tristes femmes.

≈ Comme nouveau dédommagement à la mémoire ou aux héritiers de Parodi, qui probablement attendront en vain la représentation, à la Comédie, de la *Juive de Grenade*, les Français ont remonté à peu de frais, *Rome vaincue*, un succès de 1876. Mais même quand elle fait les choses économiquement, la Comédie demeure digne : c'est une question de savoir intelligent. Ce qui serait ignoble, accommodé par les gens de l'Opéra, apparaît ici très présentable. Les combinaisons sont heureusement réussies, rien, ou peu de chose révèle un arrangement : les costumes empruntés à la *Martyre* et à divers ouvrages classiques se trouvent modifiés et appropriés à l'époque où se passe la pièce ; mêmes soins sont donnés à la décoration, et puis le talent des interprètes fait que l'on remarque peu le détail extérieur. Mounet-Sully, habillé de la tunique du Gaulois qui, dans la popine de Congrio, servait alternativement des fritons et des bourrades, semble acteur aussi superbe que sous les draperies dorées d'un roi d'Asie. M. Albert Lambert, dont l'accoutrement est plus avantagé, dit avec beaucoup d'émotion et joue avec beaucoup de vigueur. La perfection de Mmes Segond-Weber, l'air tragique de Mlle Delvair et la jeune beauté de Mlle Régnier parviennent à ce résultat que *Rome vaincue* ne semble pas trop vieille et produit de l'effet.

≈ Dans les *Deux Consciences*, M. Constant Coquelin a trouvé l'occasion de se produire dans un rôle d'ecclésiastique. Ce nouvel avatar du comédien vieilli, qui recherche trop l'effet, a peu réussi. Ce n'est certes pas à cause de M. Constant Coquelin que la pièce est tombée, mais le talent de M. Coquelin n'a pas suffi pour maintenir la pièce. La direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin, complètement dévoyée, s'efforce à la trouvaille d'ouvrages nécessitant peu de dépense et très corsés d'attraits : ce n'est pas le mélodrame qui lui ramènera la Fortune. Les *Deux Consciences* présentaient parallèlement un brave curé de campagne agissant en tout selon sa foi, et un médecin libre-penseur prétendant n'obéir qu'à sa seule raison ; ces deux personnages de caractère différent, étaient également honnêtes et bons. Le curé, victime d'une fausse accusation d'assassinat, se laissait tranquillement entraîner vers les pires malheurs, plutôt que de faillir à son devoir de prêtre, et le médecin n'hésitait nullement à faire abstraction de sa réputation pour sauver l'innocent. Le diable c'est que le Médecin était M. Jean Coquelin, et que le Prêtre, nous l'avons dit, était M. Constant : alors les deux personnages se ressemblaient trop et n'arrivaient point à doter d'intérêt une action générale déjà mal départie et dont le détail était trop compliqué, trop exagéré en noir.

On dit que M. Coquelin se décourage et se lasse. Excédé d'une situation chargée de frais — le loyer de la Porte-Saint-Martin est très cher, et certains de ses traités, entre autres celui concernant l'électricité, est fort lourd — M. Coquelin reprendrait *Cyrano*, pour faire quelque argent puis, après, n'hésiterait point à priver son pays de sa présence, et s'en irait vers d'accueillantes et fortunées contrées plus aptes à se laisser prendre aux charmes de son talent uniforme, à se laisser séduire par sa gloire pâlie.

≈ L'Odéon — la chose peut étonner — a eu le mérite de choisir et de représenter avec soin une pièce tout à fait remarquable ; d'ailleurs le succès est venu récompenser son initiative heureuse.

M. Henry Bataille a transporté à la scène, dans les meilleures conditions, la *Résurrection*, de Tolstoï. Et c'est véritablement un très beau spectacle que celui qui se développe d'après la donnée de l'apôtre russe. Voici une aventure très humaine, très émouvante, toute pleine d'enseignement, et, par surcroît, la traduction de cette aventure est faite pour nous avec un art exquis. En sa simplicité sobre, ce drame a une valeur très grande ; il est lent, mais à chacune de ses étapes se révèlent d'ardentes beautés. L'idée est superbe de cette résurrection

Cl. Studio.

M. Albert Lambert,
rôle de Lentulus, dans *Rome vaincue*.

Cl. Studio.

Mme Segond-Weber,
rôle de Gémia, dans *Rome vaincue*.

voulue, poursuivie assidûment par l'auteur d'une faute d'amour, qui fit d'une gentille petite suivante russe une prostituée bientôt infâme, de cette Résurrection, dont le but semble de plus en plus impossible à mesure que les faits passent, révélant trop de hideurs, trop de désespoirs, trop de mal parmi les misérables femmes, exclues de la vie normale, dont les hommes se servent bestialement pour l'assouvissement de leur instinct de chair. Puis, à travers ces choses tristes de la pièce, apparaissent, dans des tons délicieusement apaisés, la pitié si tendre, la charité si doucement secourable du Penseur, qu'il est impossible que les âmes des spectateurs ne soient, en fin de compte, profondément émues.

Nous dirons et exposerons de notre mieux le détail de *Résurrection* dans notre prochain numéro, mais nous ne voulons point attendre pour vanter le très curieux talent montré par Mlle Bady dans la personnification de la Maslova ; elle a été tour à tour, et juste comme il le fallait, mignonne, contente, ravie, malheureuse, horrible, puis tendre, tendre avec beaucoup de douleur cachée, quand à la fin de tout, elle préfère se marier à un condamné, à un pauvre comme elle, pour n'avoir point à accepter le sacrifice du riche, du maître qui l'a perdue mais qui l'a sauvée et veut, pour parfaire sa rédemption, la prendre chez lui comme sa femme. La jolie chose que cet amour instinctivement et infiniment délicat d'une misérable.....

≈ Il a plu à Mme Sarah Bernhardt de rejouer *Fédora*. L'utilité de cette reprise ne se faisait point sentir, mais il n'y a point de causes à rechercher pour l'ordonnance des spectacles du Théâtre Sarah-Bernhardt en dehors du vouloir et du caprice de la directrice. Certes, la force dramatique est, dans *Fédora*, ingénieusement dispensée, mais nous avons vu, depuis 1882, passer au théâtre tant et tant de drames dont la construction était toujours perfectionnée, que nous ne pouvons nous empêcher de trouver à la pièce un petit air vieillot qui date trop de l'époque où les nihilistes faisaient tant parler d'eux.

Cl. Studio.

M. Mounet-Sully,
rôle de Vestuepor, dans *Rome vaincue*.

Les premiers soirs où l'on rejoua *Fédora* furent pénibles ; de grands vides s'accusèrent dans la salle ; la patronne était d'une colère... elle déclarait que puisqu'il en allait ainsi, on ne représenterait point *Andromaque*, avec la musique de Saint-Saëns, que l'on travaillerait d'arrache-pied à *Théroigne de Méricourt*, qu'au besoin on ferait relâche, même durant plusieurs jours, afin de se trouver prêt plus tôt...

Depuis, les représentations ont été plus fructueuses, Mme Sarah s'est calmée et prépare avec moins de hâte l'ouvrage de M. Hervieu, sur lequel sont fondées de grandes espérances.

C'est la réputation de l'auteur, beaucoup plus que le titre de la pièce, qui anime les espoirs, car on ne voit pas bien un drame établi pour mettre au premier plan, à l'avantage de Mme Sarah, Terwagne, dite l' « Amazone, » dite la « Belle Liégeoise, » probablement parce qu'elle était native du Luxembourg, dont le rôle pendant la Révolution fut surtout épisodique. Il se trouve des plaisantins pour dire que si l'on présentait au naturel le tragique incident qui finit la vie publique de Terwagne, on ne s'ennuierait pas... Mais la curiosité établit la plupart du temps très mal ses prévisions inquiètes.

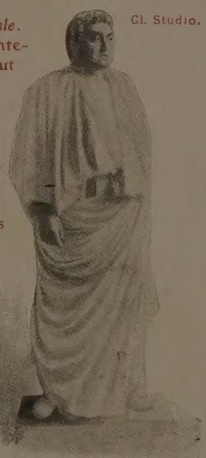
≈ Voici nos Directeurs qui se mettent en train, qui risquent leur va-tout.

L'Opéra présente en *Bacchus*, un ballet, honteux chef-d'œuvre de ladrerie, dont les splendeurs effrontément empruntées à tous ses magasins se terniront tôt.

La Comédie-Française reprend *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Au Gymnase, vient de paraître *Joujou*, dont l'enfantement à la scène fut laborieux jusqu'à être contrarié, en tout dernier lieu, par la soudaine aphonie d'un artiste de la maison — qui a été, à ce que l'on assure, prêt d'en devenir le patron — et que stupéfia l'ingénieux artifice employé par M. Franck envers ses actionnaires.

Cl. Studio.



M. Silvain,
rôle de Fabius, dans *Rome vaincue*.

Au Vaudeville, c'est le *Joug*, si longtemps attendu.

M. Coquelin, fâché du peu de succès de sa dernière rentrée et de ses échecs personnels en Pontis et en curé Piou, nous libère de sa personnalité et loue ses planches à une entreprise spéciale qui représente *Monna-Vanna*, d'abord donnée au Nouveau Théâtre. Bientôt M. Coquelin va partir en de longues, très longues tournées ; espérons qu'il nous reviendra assagi, avec des idées meilleures.

Faute de Capus, passé à la Renaissance, les Variétés recourent au répertoire d'Offenbach, montent *Orphée aux Enfers*, et cherchent suivant leur habituelle manière, à prêter de l'agrément à cette parodie-pitrerie par une riche mise en scène peuplée de figurantes bien montées en cuisses. Les Bouffes ont une nouvelle pièce de spécialistes réputés : Ordonneau, Gavault et Victor Roger. — Les Nouveautés donnent une suite à la *Dame de chez Maxim*, une suite drôle et importante : soixante ou soixante-dix personnes en scène, des décors, un changement à vue. Le Boulevard se déclare étonné de cette énormité.

L'Ambigu lâche le sinistre *Amant de Cœur* qui l'abusa, et confie à Eugène Sue, autrement dramatique que M. Fontanes, le soin d'assurer son spectacle.

Edouard GAUTHIER.

ENTR'ACTES

« Avec une furie dévorante, comme un incendie qui jaillirait d'un abîme inconnu, le désir se dilatait, s'agitait, flamboyait ; l'ivresse de la flamme mélodieuse embrasait toutes choses ; mais, soudain, les efforts d'une résistance arrêtaient toute ascension ; et ce grand jet de vie, brisé tout à coup contre un obstacle invincible, retombait et s'éteignait. »

Cette prose somptueuse du poète italien chantait dans ma mémoire, jeudi dernier, au Théâtre-Royal de la Monnaie de Bruxelles, pendant que Sylvain Dupuis dirigeait le prélude de *Tristan et Isolde*, avec une précision mathématique qui n'excluait pas l'ardeur passionnée. Et je revoyais vivre le personnage de Tristan que Wagner à humanisé, que Lamoureux avait frénétisé et que d'Annunzio avait modernisé, prétendant qu'il porte dans ses veines et dans ses moëlles le germe de la concupiscence séculaire, les venins délicieux et violents que les lèvres des femmes ont versés aux mâles subjugués... Pour interpréter ce personnage sur la scène, il faut consentir à gagner (on appelle cela : gagner) une maladie de cœur, et ne point oublier que le créateur du rôle, Schnorr de Carolsfeld est mort des émotions éprouvées à personnifier ce héros et que sa veuve ne cessa point d'inculper Richard Wagner d'assassinat. La mort triomphe aussi sûrement dans le roman de d'Annunzio que dans le drame lyrique ; la volonté homicide de la passion y ravage les élus de l'amour et de la douleur ; le même désir d'anéantissement les anime, le besoin secret de se détruire, le besoin de mourir et de faire mourir... A la Monnaie, c'est M. Dalmorès qui chante Tristan, et nous pouvons rassurer ses admiratrices : il ne sera jamais cardiaque et mourra centenaire.

Felia Litvinne, elle, semblait consumée d'une consomption toute animique (je vous en prie, bons typos, n'imprimez pas anémique), consumée, dis-je, d'un grand incendie intérieur ; elle symbolisait, avec une prodigieuse puissance d'attitudes, de gestes, de regards, de voix et de style, l'Amante altérée d'amour et de mort, ayant faim et soif du héros, puis, plus noblement désireuse du paradis rêvé de la survie passionnelle ; quand on la voit boire l'âme que Tristan vient d'exhaler sur un sanglot de harpe, on est certain qu'elle emporte cette âme dans un séjour situé par delà la vie et où, ni Marke, ni les conventions du monde, ni les préjugés des cœurs ne contrarieront leur fusion.

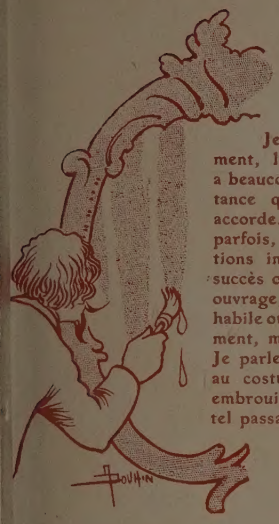
Et puis, voulez-vous que je vous apprenne quelque chose ? Felia Litvinne a maigri ; elle s'est un peu amenuisée, grâce à un régime dont je ne vous indiquerai pas la recette, parce que je trouve inutile ce désir de perdre de la belle chair, et que seules les idiotes veulent ressembler à des squelettes, et devenir maigres. Felia Litvinne ne rappelle pas encore ces épouvantables extrémités, mais elle ne présente plus ce considérable développement corporel des cantatrices allemandes. A une Isolde un peu grasse, il faut un Tristan un peu décharné ; sans quoi, les spectateurs malicieux se rappelleraient le vieux tableau qui représente le roi Marke surprenant deux amoureux ronds comme des tonnes, bastionnés de poitrines fessues et ventripotents jusqu'à terre, et qui s'écrie : « Inutile de me lamenter pendant quarante minutes ; ils n'atteindront jamais mon déshonneur ! ». Ce désir d'émaciation qui tourmente les femmes les plus séduisantes par leur beauté et certes par leur intelligence, nous vaudra bientôt des

amies potelées comme des rallonges et des princesses, sœurs des asperges en branches et des échalas. Tel ballet du Châtelet, où les danseuses gagnent péniblement leur alimentation (à la fin du mois on touche surtout des désappointements) ne réalise ainsi que la seconde partie du songe de Pharaon. Quant aux actrices opulentes et aux mondaines désireuses de ruiner leurs tissus adipeux, elles ont adopté cette mode des repas concentrés qui devrait leur valoir l'échafaud à perpétuité, comme dit M. Fontanes, directeur du théâtre précité. Ouvrons une parenthèse pour vous révéler que dans ce régime, un œuf n'a plus que la dimension d'une pastille, le potage se transpose en paquets microscopiques et la substance d'une tasse de chocolat ne dépasse pas le volume d'une tête d'épingle ; un repas servi y paraît comme la réunion de quelques pilules et tablettes. Je connaissais une comédienne aux formes généreuses et qui, à ce régime, a vu fondre sa chair, comme les convictions de certains catholiques français au contact de l'argent d'Israël. Elle était devenue semblable à un clou, dont aucun homme de théâtre n'eut voulu pour sa pièce ; son jeu était devenu aussi concentré que les mets qu'elle absorbait ; elle exigea que son bon ami portât une pharmacie complète de remèdes concentrés et qu'il avalât son dîner comme on fait d'un cachet d'antipyrine : le malheureux a refusé de sucer un repas en marchant et de dépérir comme l'infortunée ; et il a fini par se suicider devant sa maîtresse transparente, un jour qu'il aperçut son cœur à travers sa poitrine. Nous voici loin de la survie de l'amour, et de l'orchestration de *Tristan et Isolde*, cette orchestration semblable à un océan où rouleraient les félicités et les désespoirs de la passion humaine. Il serait fâcheux d'être obligé de prendre le train de Bruxelles pour aller faire une pleine eau dans cette mer symphonique, si l'on ne rencontrait là-bas des musiciens comme Kufferath, Guidé, Rotiers, Silvain Dupuis qui connaissent cette partition comme Mottl ou Richter la connaissent, c'est-à-dire beaucoup mieux que Siegfried Wagner. En les voyant monter et jouer une telle œuvre avec tant de science, on ne regrette pas d'avoir mangé de la viande de cordonnier dans le wagon-restaurant. Quelle poésie suprême quand Tristan, sur la terrasse de son manoir démantelé, interroge fièvreusement l'horizon et que son hallucination croit voir le navire à voiles blanches, qui porte Yseult, apparaître sur la ligne de la mer ! et quelle splendeur méditative quand le soleil se couche au moment où le héros expire, et que la nuit descend sur la mer en même temps que la mort s'abat sur l'amour ! Il faudrait être mufle comme un rédacteur de la *Lanterne* pour ne pas comprendre l'émotion magnifique de ces scènes-là.

La vieille légende a voulu que l'amour des deux héros semblât leur survivre, comme il arriva plus tard dans la musique. D'après les uns, une branche belle, verte et feuillue, issant de la tombe de Tristan, s'éleva par-dessus la chapelle funéraire, descendit sur la tombe d'Yseult et s'y enfonça. D'après les autres, Marke fit planter un buisson de roses sur la terre où reposait l'amante et un cep de vigne sur le tertre qui couvrait le cadavre de l'amant ; et l'amoureux miracle se produisit, que l'on vit croître ensemble et s'unir les deux plantes, sans que personne les pût séparer ; ainsi la passion se perpétuait symboliquement après la mort. Ce sont bien ces nobles et simples impressions que prodigue la représentation de *Tristan*, à la Monnaie. Le public belge le sait comme le public français : car l'on ne trouverait pas un fauteuil vide dans la salle, les soirs où Felia Litvinne chante chez Maurice Kufferath.

GEORGE VANOR.

LA MISE EN SCÈNE



Une glace chez Guitry.

Je le disais récemment, la mise en scène a beaucoup plus d'importance qu'on ne lui en accorde. Elle contribue parfois, dans des proportions insoupçonnées, au succès ou à l'échec d'un ouvrage, selon qu'elle est habile ou maladroite. Et je ne parle pas des pièces à grand spectacle, réglées souvent si gauchement, mais où l'art du décorateur et celui du costumier suppléent à l'insuffisance du régisseur. Je parle des œuvres modernes, comédies, drames intimes, où l'on ne peut faire qu'un appel discret au costume et au décor. C'est là que la mise en scène prime tout : elle éclaire les situations embrouillées, elle rend naturelle des sorties et des entrées de convention, elle attire l'attention sur tel passage essentiel qui sans elle resterait inaperçu. Dans un tableau, n'est-ce-pas, il y a le sujet, représenté par la composition de l'artiste, et la couleur, ornement si nécessaire, que pour certains il prime tout. Eh bien, la mise en scène, au théâtre, c'est le coloris d'une pièce.

On s'en rend bien mieux compte aujourd'hui qu'autrefois. Dumas fils, dont les indications sont pourtant nombreuses et précises, se préoccupait assez peu de la mise en scène de ses ouvrages. De même Augier. Sarcey, qui *entendait* les pièces plutôt qu'il ne les *voyait* (il était d'ailleurs affreusement myope), écrivait couramment que la mise en scène était quantité négligeable, en quoi il fut joliment raillé par Emile Perrin.

Maintenant, l'on commence à accorder à la mise en scène, l'attention qu'elle mérite, mais jusqu'à présent on n'a pas essayé de démêler les différents modes de mise en scène en usage dans le moderne. On n'a pas cherché à définir les diverses manières de procéder, ni à déterminer la meilleure d'entre elles.

Elles sont cependant bien dissemblables.

En matière de mise en scène, en effet, il y a l'école du vrai absolu, représentée par M. Antoine ; l'école de l'élégant et du gracieux représentée par M. Guitry ; l'école du relatif, adéquat à la pièce même, représentée par le maître Victorien Sardou.

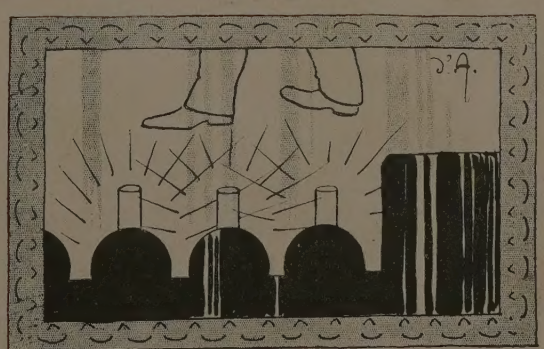
Voyez, par exemple, le spectacle actuel de chez Antoine : *Demi-Sœurs, l'Enquête, l'Aventure*. Il n'y a là que des intérieurs. Comme tous sont vrais! Dans la pièce de M. Devore, comme on est bien dans un milieu arrangé jadis par un artiste, où ensuite des femmes ont apporté des modifications selon leurs goûts et leurs habitudes. Et pour *l'Enquête*, que c'est bien là le sévère cabinet du juge d'instruction, avec ses doubles portes rembourrées, son froid ameublement, toute cette impersonnalité des lieux administratifs. Et comme les deux salons de *l'Aventure* sont fidèlement contrastés : ici, la pièce coquette où tout respire l'amour ; là, le luxe bourgeois des ménages cossus à vie banale et régulière. Pas une recherche de fantaisie, tout au contraire se trouve subordonné à la représentation exacte de la vérité.

Une glace au Théâtre Sarah Bernhardt.

Voyons, d'autre part, *la Châtelaine* à la Renaissance. C'est tout autre chose. On sent constamment, ici, le souci du joli. Plantations ingénieuses, décors par dessus tout charmants. A cet égard, le troisième tableau est typique. Il est ravissant, oui. Cette terrasse d'un château Renaissance, au bord de la Loire, est comme une caresse pour l'œil délicat. Mais la tour octogonale rappelle la tourelle de l'escalier du musée de Cluny, et aussi le puits en fer forgé semble la copie du vieux puits du même musée. C'est délicieux, ce n'est pas original.

Et si nous passons à *Fédora*, reprise hier par la grande Sarah, nous y regardons une mise en scène étroitement subordonnée à l'ouvrage où tout : plantation des décors, disposition des meubles, doit concourir à l'intensité des effets ménagés par le maître Sardou. A cet égard, la mise en scène du premier acte est réellement miraculeuse ; l'ingéniosité y est poussée à ses plus extrêmes limites. Et au trois, ce vaste canapé, qui frappe tous les regards au lever du rideau, ne semble-t-il pas avertir les spectateurs qu'il va servir à la scène maîtresse, au coup de théâtre le plus pathétique du drame ! Voilà la mise en scène adéquate à l'ouvrage auquel elle s'applique.

Vous retrouvez ces préoccupations particulières jusque dans les plus infimes détails. Voulez-vous un exemple entre mille. Il y a des glaces dans ces trois spectacles. Chez Antoine, il y a une glace, au premier acte de *l'Aventure*. Naturellement, cette glace est une vraie glace ; vous ne supposez pas qu'Antoine admettrait à cet égard le moindre trompe-l'œil. Mais elle est placée de telle sorte qu'elle ne puisse réfléter que ce qui passe devant elle, de manière que lorsque M^lle^ Miéris s'y regarde, on voit s'y réfléchir son délicieux visage. C'est la vérité. Passons à la Renaissance. Au quatrième acte de *la Châtelaine*, il y a également une glace, mais elle est peinte avec un soin extrême, une attention scrupuleuse, j'en conviens, mais de manière à ne pas détonner dans la grâce de l'ensemble. Et au troisième acte de *Fédora*, autre glace, véritable comme chez Antoine, disposée seulement de façon à accentuer davantage encore l'ambiance du milieu, qu'elle répercute exclusivement... Enfin, je vous citerai une quatrième glace, qui se trouve dans la salle à manger du curé Piou, le héros de *Nos deux Consciences*, à la Porte-Saint-Martin. Celle-là est véritable aussi, mais les curés de campagne ne s'occupent guère de mise en scène. M. Coquelin l'a compris et sa glace reflète honnêtement une bonne moitié de la rampe. L'effet est aussi curieux qu'imprévu.

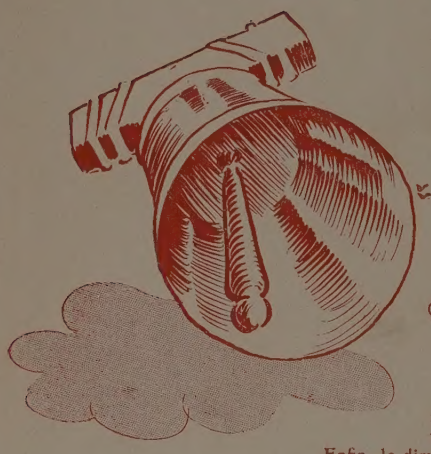


Une glace chez Coquelin.

THÉODORE MASSIAC.

Dessins de DOUHIN.

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN



Une semaine bien remplie.

Le lundi 1er décembre notre collaborateur George Vanor a donné une conférence à Reims sur les *Héroïnes des Drames Scandinaves.*

Le mardi 2 décembre, il a parlé, avec sa haute compétence musicale, à Epernay, sur *Le Chevalier Gluck.* Le jeudi 4 décembre, il donnait, avec un succès merveilleux, une dissertation oratoire avant l'*Ami Fritz* au Théâtre du Parc, de Bruxelles. Une heure après ce grand succès, il montait dans le train de luxe Ostende-Vienne; et, le vendredi 5 décembre, il électrisait les membres du comité de l'Alliance Française de Nuremberg par une généreuse improvisation sur les *Derniers-Trouvères Français.*

Enfin, le dimanche 7 décembre, à 2 heures de l'après-midi, frais de visage et de parole, il venait reconquérir son grand succès du jeudi au Parc de Bruxelles. Nous n'ajouterons aucun commentaire.

≋ On avait lu au Châtelet une pièce dont l'action se passe sous le Directoire; et le directeur du théâtre causait avec l'une de ses sociétaires à part entière.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que ça peut être que cette époque-là! Je n'en ai jamais entendu parler. Et mon associé qui attendait l'auteur comme l'avenue de Messine! Tu connais ça, toi, petite, la Révolution.

La petite réfléchit un moment, puis, les yeux dans un rêve :

— La Révolution?... oui, j'ai couché avec.

≋ Un conflit drôlatique qui vient d'éclater à Livourne (Italie), entre le clergé et une troupe théâtrale qui avait annoncé une représentation du *Cantique des Cantiques,* comédie de M. Cavalotti.

Les autorités religieuses, outrées de ce mélange du sacré et du profane, lancèrent l'interdit contre la pièce et la troupe; cela ne servit à rien. Elles anathématisèrent les impies : ils en sourirent.

Alors, pendant toute la durée du spectacle, elles firent sonner les cloches des édifices publics avec une telle violence que les spectateurs, assourdis par ce vacarme, furent obligés de se sauver à toutes jambes. Le chef de la bande de Thespis a eu le tympan brisé, et la jeune première est restée sourde, même à toute proposition.

≋ Diplomatie directoriale.

Les affaires n'allaient pas. Les actionnaires du théâtre semblaient décidés à mettre en demeure le directeur, bien qu'ils fussent parfaitement au courant de l'espoir qu'il fondait sur la pièce en préparation chez lui. Peut-être même était-ce parce qu'ils partageaient sa confiance qu'ils agissaient de la sorte.

Mais le directeur était plus avisé qu'ils ne le supposaient. Il les réunit en assemblée extraordinaire et, à leur vif étonnement, leur offrit *ex abrupto* de leur acheter leurs actions. — Comment, acheter? — Comptant, argent sur table. — Diable!...

Les actionnaires se regardèrent... S'il leur faisait une pareille offre, assurément il comptait absolument sur sa prochaine pièce, et ne demandait qu'à en empocher tous les bénéfices. Eh bien, et eux, alors? Ils laisseraient échapper pareille aubaine? Allons donc, ce serait trop bête!...

Et ils votèrent à l'unanimité le plus élogieux des satisfecits à leur excellent directeur, qui s'est ainsi sauvé avec une habileté de tout premier ordre. Talleyrand n'eût pas fait mieux.

≋ A la Comédie-Française.

Le petit jeu des candidatures au Sociétariat recommence. Les pensionnaires s'agitent et se font pistonner de toutes les manières, surtout du côté féminin. On ne se doute pas des mille intrigues qui se nouent à ce sujet; on serait stupéfié si l'on savait quels personnages s'occupent de ces questions.

Il y a d'ailleurs plusieurs parts disponibles. Et comme on ne commence guère qu'à quart de part, on pourrait faire plusieurs heureux.

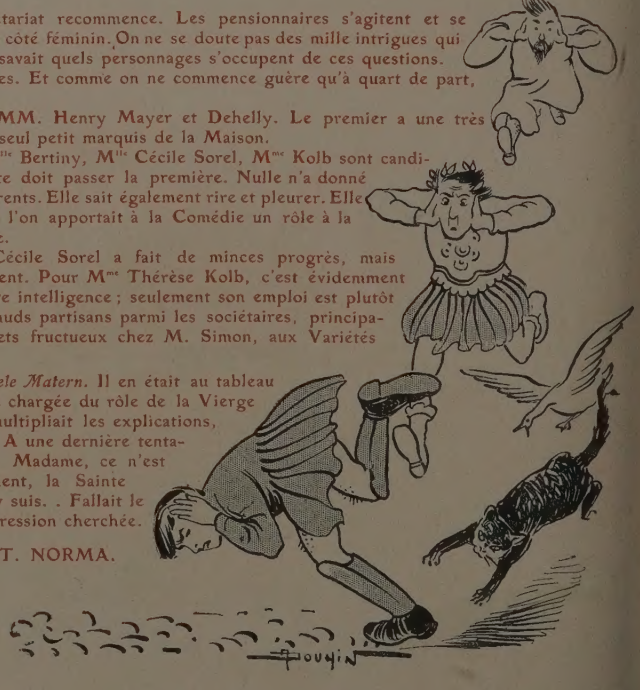
Parmi les hommes, on parle surtout de MM. Henry Mayer et Dehelly. Le premier a une très haute valeur dans le moderne, le second est le seul petit marquis de la Maison.

Pour les femmes, Mlle Marie Leconte, Mlle Bertiny, Mlle Cécile Sorel, Mme Kolb sont candidates. S'il y a une justice, Mlle Marie Leconte doit passer la première. Nulle n'a donné plus de preuves de talent, dans des genres différents. Elle sait également rire et pleurer. Elle est la joie des *Demoiselles de Saint-Cyr,* et si l'on apportait à la Comédie un rôle à la Chaumont, nulle ne le remplirait mieux qu'elle.

Mlle Bertiny est charmante, et Mlle Cécile Sorel a fait de minces progrès, mais elle ne nous paraissent pas s'imposer absolument. Pour Mme Thérèse Kolb, c'est évidemment une excellente artiste, variée, habile, d'une rare intelligence; seulement son emploi est plutôt de second plan. D'ailleurs, elle a de très chauds partisans parmi les sociétaires, principalement ceux qui font chaque année des cachets fructueux chez M. Simon, aux Variétés de Marseille.

≋ Antoine faisait répéter l'*Ascension d'Hannele Matern.* Il en était au tableau du Paradis, et il s'efforçait d'obtenir de l'artiste chargée du rôle de la Vierge une expression qui ne venait pas. En vain il multipliait les explications, l'artiste ne réalisait rien de ce qu'il demandait. A une dernière tentative infructueuse, il s'écria soudain : — Non, Madame, ce n'est pas ça. Je vous le répète encore : à ce moment, la Sainte Vierge est très emm... bêtée... — Ah! bon, j'y suis. . Fallait le dire tout de suite. Et l'artiste donna aussitôt l'expression cherchée.

G.-T. NORMA.



Il est impossible de caractériser le talent de Mlle Moreno par l'une de ces formules qui servent habituellement à définir le jeu des artistes. Aucun talent n'est plus personnel, plus indéfinissable, plus éloigné des conventions et des méthodes.

Aussi chacune de ses créations — trop rares au gré des vrais amateurs d'art — provoque-t-elle un mouvement d'intérêt très vif.

L'œuvre de Mlle Moreno peut ne pas plaire à certains, mais personne n'y demeure indifférent.

Si on ne l'applaudit pas sans réserve — comme le fait le plus grand nombre — on est obligé de reconnaître qu'on est en présence d'une belle et sincère manifestation d'art, trop élevée pour que l'inattention puisse passer au-dessus.

Nous venons d'en avoir une fois de plus la preuve par l'interprétation si remarquable de *Phèdre*. Ce fut pour Mlle Moreno un succès retentissant.

Ce succès n'est que la légitime réparation d'une trop longue attente dans une carrière cependant brillante dès le début, qui s'est poursuivie sans défaillance, mais malheureusement avec de trop rares occasions de faire valoir toutes les ressources d'une intelligence et d'un talent supérieurs.

En effet, dès le Conservatoire, Mlle Moreno se signale par une intelligence d'une vivacité extraordinaire et un talent d'une souplesse admirable. Élève de Worms, elle obtient tout d'abord les deux seconds prix de Comédie et de Tragédie et, l'année suivante, elle conquiert les deux premiers prix.

Après ce triomphe, elle entre directement au Théâtre-Français. Pour ses débuts, on lui donne le rôle de la Reine dans *Ruy-Blas*.

Le rôle convenait parfaitement à son talent ; mais le Conservatoire était encore trop proche pour qu'elle put se libérer des traditions et des méthodes enseignées ; en outre, son naïf respect pour ses grands camarades de la Maison lui fit accepter et suivre tous les conseils dont on l'accabla ; d'autre part, son tempérament artistique était trop déclaré pour qu'elle fut simplement une excellente élève, de sorte que, de ces influences diverses et contradictoires, sortit une interprétation, intéressante certes, mais d'un caractère trop imprécis.

Elle sut tirer profit de cette expérience. Bien convaincue, cette fois, que l'art ne doit pas être une imitation, elle renonça complétement à jouer les rôles suivant la convention, mais les interpréta naturellement, comme elle les sentait, laissant sa sensibilité délicate s'épanouir en expressions fines et multiples ; et ce fut très beau.

C'est ainsi qu'elle parut dans les grands rôles tragiques : Monime (*Mithridate*), Junie (*Britannicus*), et, principalement dans *Andromaque* et *Phèdre :* interprétations capitales sur lesquelles nous reviendrons.

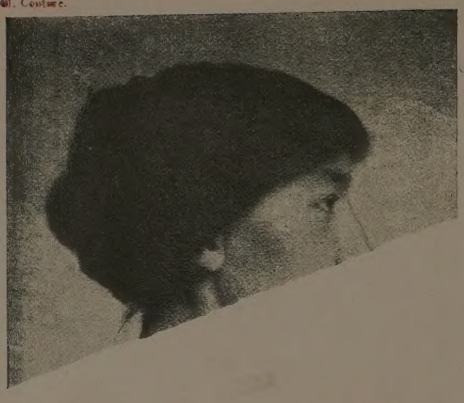
Elle révéla (le mot est rigoureusement exact) le rôle de l'Infante, dans le *Cid*, et fut également une Chimène admirable de passion, de tendresse et de noblesse.

Quiconque la vit dans le rôle d'Eliante du *Misanthrope* fut étonné et séduit par l'éclat qu'elle lui donna, sans employer d'autres artifices que le naturel et la simplicité.

Pour terminer avec ce que l'on est convenu d'appeler les grands rôles, ajoutons que depuis longtemps, elle a pris sa revanche dans la Reine de *Ruy-Blas* et fut, chaque fois qu'on le lui permit, une Dona Sol très applaudie.

Il est regrettable qu'on ait si rarement accordé à Mlle Moreno l'occasion de manifester la diversité de son talent dans les rôles modernes.

Portrait de Mlle Fel, préférée de De la Tour dont la ressemblance avec Mlle Moreno est parfaite.



Gl. Couture.

Mlle Moreno
D'après une photographie d'amateur.

Il semblerait que, par une erreur inadmissible, on ait jugé qu'une artiste, modulant les vers avec une telle voix et une telle grâce, ne pourrait jamais s'adapter aux situations plus réelles de ces rôles modernes.

Pourquoi, celle qui fut une Andromaque, une Phèdre si émouvantes, qui sut traduire toute la passion résumée dans ces personnages synthétiques, qui se dressa et se maintint grande et belle dans ces rôles aux lignes si larges, que ne précisent ni le temps ni le lieu, et où la plupart des acteurs ne peuvent se maintenir qu'en cheminant, appuyés sur les conventions comme sur des béquilles, pourquoi cette artiste serait-t-elle incapable de tenir un rôle dont la construction est toute faite par la précision de la pièce?

Cette erreur (dont Mlle Moreno n'est pas la première victime) est d'autant plus inexplicable qu'on encourage généralement les tentatives contraires, par où des artistes veulent s'élever de rôles particuliers à des rôles généraux.

D'ailleurs, Mlle Moreno a prouvé, à maintes reprises, qu'il serait injuste de la vouloir spécialiser dans les rôles classiques.

Ne se souvient-on pas du succès qu'elle obtint dans *Le Voile*, de Rodenbach.

Elle y apparut pâle et mystérieuse, incarnant toute la tristesse vague des Flandres; et le charme était poignant, autant qu'indéfinissable, d'entendre cette voix douce et lointaine, tandis que les mains si fines, révélant seules l'harmonieuse allure du corps mince enseveli sous le voile des renoncements, se mouvaient comme des caresses d'ailes.

Gl. Couture

Griselidis lui fournit l'occasion d'un autre grand succès, et, dans le rôle de Lucy Watson du *Monde où l'on s'ennuie*, elle montra que l'idéale *Muse* des *Nuits* pouvait, grâce à la souplesse de son talent, être une plaisante institutrice anglaise. Enfin dans *l'Ile heureuse*, de M. Eugène Morand, représentée par les soins des *Escholiers*, elle fut une sirène ondoyante, exprimant d'une façon troublante le charme de la fiction poétique.

Si la réputation incontestable d'être une impeccable diseuse de vers empêcha injustement Mlle Moreno d'obtenir l'occasion de révéler ses moyens dans des pièces modernes, elle lui valut, par contre, d'être abondamment désignée pour les cérémonies officielles dans lesquelles la récitation d'un poème était jugée nécessaire.

Le nombre des inaugurations auxquelles elle participa est effrayant. Elle inaugura tout : des statues d'hommes politiques, de soldats, d'explorateurs, d'agriculteurs, d'ingénieurs, de bienfaiteurs, d'artistes; elle inaugura des chemins de fer, des écoles, des ponts, des hôtels-de-ville, des instituts, etc... Il semble qu'elle soit condamnée à l'inauguration à perpétuité.

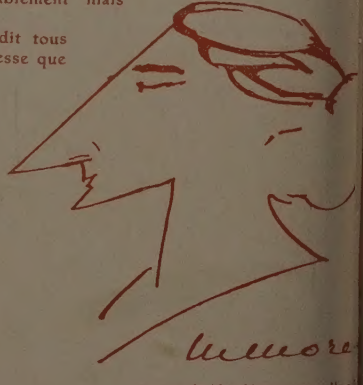
Mlle Moreno dans le *Voile*, portrait de Lévy-Dhurmer

On la choisit, d'abord parce qu'on sait qu'avec elle on délègue beaucoup de gaieté et d'esprit, et aussi parce qu'elle n'a pas son égale pour obtenir un grand effet, même avec de mauvais vers. Il est inutile d'insister sur la valeur habituelle de ces poèmes dénommés « A propos ». Généralement, ils sont l'œuvre d'un poète du cru, qui, trop heureux de cette occasion unique, veut montrer, en même temps, toutes les ressources de ses dispositions naturelles pour les belles-lettres ; presque toujours, c'est lamentablement niais et ridicule.

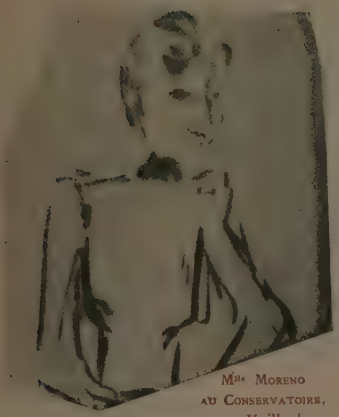
Or, Mlle Moreno dit tous ces vers avec tant d'adresse que le public est charmé.

Sa voix est si séduisante et d'un timbre si pur, elle cadence si harmonieusement le chant de ses paroles que les mots perdent leur sens pour n'être plus que des sons qu'elle ordonne en rythmes habiles, et l'on applaudit cette belle musique, avec l'illusion

Mlle Moreno au Foyer des Artistes de la Comédie-Française.



Charge de Mlle Moreno par elle-



Mlle Moreno au Conservatoire, par Vuillard.

d'avoir entendu un beau poème. La pureté de sa diction, le charme prenant de sa voix ont certes contribué à ses deux grands succès : *Andromaque* et *Phèdre*, mais ce qui la distingua surtout dans ces deux créations, ce fut la sensibilité qu'elle y exprima.

Elle ne tomba pas dans la faute de s'inquiéter des traditions, elle ne s'embarrassa pas des innombrables commentaires de ceux qui s'obstinent à chercher dans ces tragédies ce que Racine n'a jamais songé à y mettre, elle ne commit pas cet outrage au bon sens, malheureusement trop fréquent, de considérer ces œuvres comme des drames historiques ; elle n'y vit que des canevas magnifiques où les vrais artistes peuvent broder toutes les nuances de leur sensibilité. C'est pourquoi elle émut profondément.

Outre son talent d'artiste, Mlle Moreno possède des qualités littéraires fort remarquables. Erudite sans être « bas-bleu », critique avisée, sans être pédante, c'est une fête de l'entendre développer ses remarques avec une originalité et une verve incomparables. Malgré de fréquentes sollicitations, elle publia rarement sa pensée.

Rappelons simplement, et pour marquer une fois de plus la diversité de ses ressources : un article très curieux sur Mme Sarah Bernhardt, paru dans le *Figaro* ; la traduction d'un pamphlet de Coplestone, publiée par le *Mercure de France;* et enfin des petits poèmes en prose donnés dans *la Vogue*. Ces derniers sont particulièrement intéressants ; ce sont des notations très personnelles de souvenirs d'enfance, exprimées avec une sensibilité exquise ne tendant qu'au dessin de ces images simples qui font surgir les émotions oubliées.

On espérait la publication complète de ces souvenirs charmants que seuls quelques amis connaissent, mais, à peine commencée, cette publication fut interrompue. Les délicats l'ont regretté, mais non sans deviner et sentir la finesse du scrupule qui arrêtait ces belles confidences.

C'est que l'artiste qui, passionnée de son art, révéla constamment son âme à travers l'occasion d'un rôle, a besoin, plus que tout autre femme, de réserver dans son cœur un coin d'intimité, où, jalousement, elle enferme ce que le public ne connaît pas.

Cl. Couture.

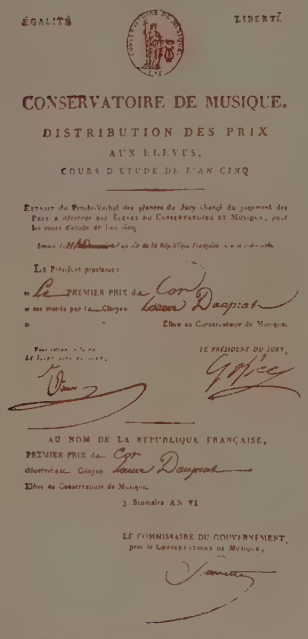
Portrait de Mlle Moreno Granié. (Musée du Luxembourg).

La physionomie si troublante de Mlle Moreno, où vit la beauté énigmatique des visages de la Renaissance Florentine, a tenté bien des artistes, Dampt, Lévy-Dhurmer, Amanque quelques-uns : Jean. Plus récemment Granié peignit un portrait qui fut acheté par l'Etat et actuellement est exposé au Musée du Luxembourg. Toutes ces œuvres, certes, sont belles et intéressantes ; mais aucune ne produit cette physionomie dont les traits sont animés par une contnuelle mobilité. La reproduction, si exacte soit-elle, de l'un des états de ce moule vement ne sera jamais le portrait de Mlle Moreno, que seule peut donner une impression résumant l'ensemble de ces variations imprécises, et qui sont comme l'image de l'âme vue par transparence. Chose curieuse, c'est dans le portrait de Mlle Fel par Quentin de La Tour qu'est le plus exactement personnifiée Mlle Moreno. Ce pastel, qui se trouve au musée de Saint-Quentin, certainement le chef-d'œuvre du maître est précisément admirable parce qu'au lieu de donner un état passager de la forme d'un visage, il demeure comme une conception générale, où, sous la poudre de pastel, semble palpiter toute la vie intérieure de celle qui fut le dernier, le plus tendre et le plus profond amour du grand artiste. Mlle Moreno de la Comédie-Française est-elle la résurrection de Mlle Fel de l'Opéra, de cette artiste dont le charme séduisit les plus grands esprits de la fin du XVIIIe siècle, pour qui Grimm voulut mourir de désespoir ; la vue du pastel le ferait croire. Mais, si l'on observe que Quentin de la Tour a tracé ce portrait, guidé bien plus par son cœur que par ses yeux, Mlle Moreno est mieux que la résurrection de Mlle Fel ; c'est, après un siècle, la réalisation vivante du rêve amoureux de l'artiste le plus épris de la grâce féminine.

José THÉRY.

PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE. — Nature très intelligente, mémoire étonnante, déductive. Aime médiocrement le monde. Dépense sans prodigalité. S'assimile facilement toutes choses. Sens artistique très développé. Beaucoup d'Esthétique. Sait habilement manifester sa volonté de façon qu'on lui cède toujours. *Bonne franchise discrète, beaucoup de naturel. Accorde plus de soins à sa personne qu'à sa toilette. Une Amoureuse !... Eprise de son art, apportant une grande recherche dans son travail, qui, toujours, doit être consciencieux. Difficile pour elle-même ; toujours à la recherche du vrai. Obtient ses effets par une volonté suivie, et un travail sérieux, voulant faire toujours mieux... Cherche, fouille, n'admet pas les moyens superficiels où la coquetterie de la femme pourrait l'emporter sur le talent.*

Marie LISKA.



ÉGALITÉ LIBERTÉ

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

DISTRIBUTION DES PRIX
AUX ÉLÈVES,
COURS D'ÉTUDE DE L'AN CINQ

Extrait du Procès-Verbal des séances du Jury chargé du jugement des Prix à décerner aux Élèves du Conservatoire de Musique, pour les cours d'étude de l'an cinq.

Séance du ... an VI de la République française ...

Le Président proclame :

« Le PREMIER PRIX du Cor
« est remis par le Citoyen Louis Dauprat
« Élève du Conservatoire de Musique.

Pour extrait conforme,
Le Secrétaire du Jury,

LE PRÉSIDENT DU JURY,

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,
PREMIER PRIX du Cor
décerné au Citoyen Louis Dauprat
Élève du Conservatoire de Musique.
3 Brumaire AN VI

LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT,
près le Conservatoire de Musique,

Certificat de premier prix de cor délivré en l'an VI de la République.

MUSIQUE

AU CONSERVATOIRE

Légendes et Potins

Ces demoiselles sont sens dessus dessous. Un vent de réforme semble en effet souffler sur le vieil établissement du faubourg Poissonnière et, pour commencer, l'Administration paraît décidée à ne plus se laisser carotter sur le chapitre des âges. Par une circulaire très nette, le bon M. Dubois, — Théodore de bois, comme l'appellent les jeunes désabusées de la Maison — fait savoir qu'il n'entend plus désormais la plaisanterie sur ce sujet et c'est précisément ce qui désole nos futures étoiles.

Jusqu'à ce jour, il était en effet d'usage courant de substituer à son propre état-civil l'acte de naissance d'une sœur, d'une cousine, d'une amie, quand on avait dépassé l'âge d'admission, et l'Administration, lorsqu'elle s'apercevait de la supercherie, n'avait d'autre ressource que de congédier la coupable. Des poursuites judiciaires eussent entraîné les travaux forcés, pour faux en écritures, et on ne pouvait véritablement pas envoyer au bagne de pauvres enfants qui n'avaient commis d'autre crime que de s'attribuer l'âge qui convenait à leur jeune beauté.

Mais il n'en va plus de même aujourd'hui, avec la loi du 23 décembre 1901, qui est absolument formelle.

« Toute fraude commise dans les examens et les concours publics qui ont pour objet « l'entrée dans une administration publique ou l'acquisition d'un diplôme délivré par « l'Etat, constitue un délit.

« Quiconque se sera rendu coupable d'un délit de cette nature en faisant usage « de pièces fausses telles que diplômes, certificats, extraits de naissance ou autres, ou bien en substituant une « tierce personne au véritable candidat, sera condamné à un emprisonnement de un mois à trois ans et à une amende « de 100 à 10.000 francs, ou à l'une de ces peines seulement. »

Il faut donc maintenant donner son âge exact et voilà pourquoi tant de jolis yeux pleurent depuis la rentrée ; franchement il y a de quoi. Qui aurait pu se douter, en effet, que notre joyeux gouvernement de F.·. se montrerait si peu galant envers les pensionnaires d'un établissement qui compte tant de représentantes des loges.....

— C'est à désespérer de tout, voyez-vous monsieur, me disait l'autre jour une délicieuse blonde qui s'est vue refuser la joie de souffler dans une clarinette, parce que son acte de naissance accuse un printemps de trop.

D'après le Règlement, les demoiselles doivent, à partir de dix-huit ans, renoncer à se perfectionner dans cet art, qui leur réserve pourtant un si brillant avenir, alors que le violoncelle leur est permis jusqu'à vingt ans, la contrebasse jusqu'à vingt-deux et le trombone jusqu'à vingt-trois !

Pourquoi ? On ne le saura jamais et la direction du Conservatoire se trouverait probablement fort en peine de répondre à la question. En attendant, et puisqu'elle se montre si sévère envers les élèves, il serait juste qu'elle agisse de même vis-à-vis de certains professeurs qui en prennent véritablement par trop à leur aise.

On pourrait lui demander, par exemple, pourquoi tel jeune premier, bien connu, a pris la poudre d'escampette, précisément au moment de la rentrée des classes, laissant subitement les élèves en panne pour aller exhiber ses cravates dans un pays dont les habitants passent pour être si gais.

Et pourquoi cette autre pilier de la Divine Comédie est autorisé à amener dans sa classe, comme auditeurs, une ribambelle de clients dont le plus clair mérite est de régler somptueusement les cachets des leçons particulières que le Maître daigne leur accorder !

Je sais bien que la tâche de MM. les professeurs n'est pas toujours facile et qu'il leur faut quelquefois se donner beaucoup de peine pour transformer en artistes des élèves qui ne paraissent pas précisément nés pour la carrière ; telle cette douce demoiselle qui, passant son audition dans *Carmen*, persistait à chanter, malgré les observations du jury ahuri :

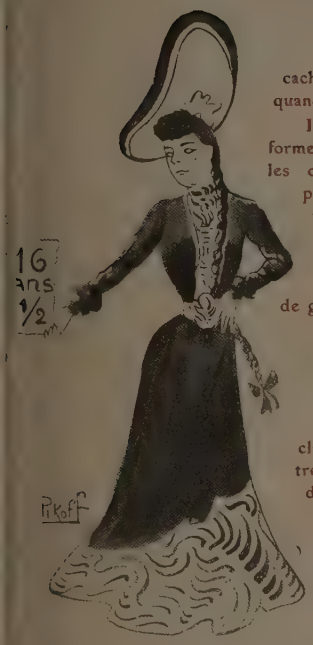
L'Amour est enfant de bohême,
Il n'a jamais connu Benoît. (sic).

et aussi ce jeune premier, — un descendant de M^me^ Angot, sans doute, — qui avait cru lire dans Musset :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Portez un' sole au cimetière. (sic).

mais ce n'est pas une raison pour se permettre tant de fantaisies, ni pour organiser à leur profit, comme ils le font continuellement, de petites tournées dont les élèves font les frais ; car les

Un instrument et un professeur qui seraient gais...



La preuve que je suis jeune...

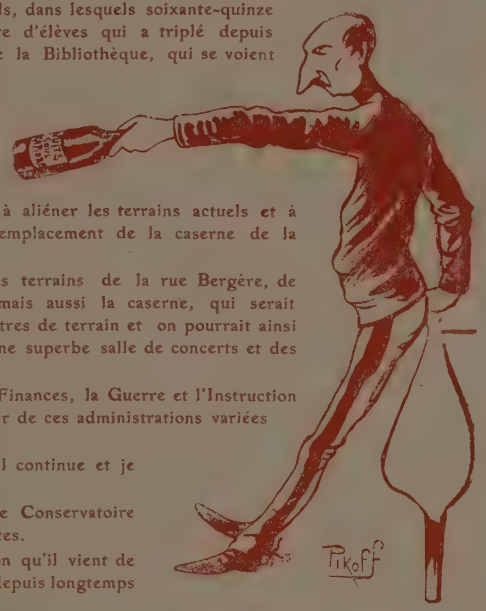
cachets, qui sont si copieux lorsque MM. les professeurs encaissent, deviennent dérisoires quand ce sont ces derniers qui payent.

Il est vrai que si l'Administration ferme les yeux sur ces voyages, qui continuent de former la jeunesse, elle a pour cela de bonnes raisons. Personne n'ignore en effet que les classes sont plutôt à l'étroit dans les bâtiments actuels, où l'harmonie ne règne pas précisément, surtout à l'heure des cours. Piano, piston, violon, trompette, orgue, se renvoient leurs accords à travers des cloisons trop minces et viennent se mêler aux roulades aiguës des chanteuses qui luttent elles-mêmes désespérément contre les rugissements des tragédiens ; il en résulte une cacophonie infernale de nature à affoler les méninges les plus solides, et naturellement, chaque fois qu'une classe est en ballade, c'est autant de gagné dans cet étrange concert.

Il y aurait bien un moyen de remédier à tout cela, ce serait de reconstruire le Conservatoire, et l'idée ne date pas d'hier.

En 1878, Charles Garnier soumit un projet d'agrandissement qui englobait les immeubles voisins et qui par cela même fut repoussé comme trop onéreux.

L'insuffisance des bâtiments actuels, dans lesquels soixante-quinze classes se superposent pour un nombre d'élèves qui a triplé depuis trente ans, l'exiguité du Musée et de la Bibliothèque, qui se voient dans la nécessité de refuser des legs très intéressants, étant devenus un obstacle non seulement au développement des services mais aussi à la régularité de leur fonctionnement, un nouveau projet fut déposé en 1896, qui consistait à aliéner les terrains actuels et à reconstruire le Conservatoire sur l'emplacement de la caserne de la Nouvelle France.



André a dit je veux....

Ce projet très ingénieux permettrait, avec la vente des terrains de la rue Bergère, de reconstruire non seulement notre grande école nationale, mais aussi la caserne, qui serait transférée sur la zone militaire. On gagnerait plus de 5.000 mètres de terrain et on pourrait ainsi édifier, sur cette large étendue, un Conservatoire modèle, une superbe salle de concerts et des classes suffisamment espacées, sans écho ni résonance.

Mais voilà, pour aboutir, il faudrait mettre d'accord les Finances, la Guerre et l'Instruction publique, et cela c'est impossible, les innombrables ronds de cuir de ces administrations variées ayant bien d'autres chats à peloter.

Le projet a donc jusqu'ici sommeillé dans les cartons, il continue et je crains bien que ce soit pour longtemps encore.

M. Rouvier est tout à son malheureux budget et le Conservatoire ne l'intéressera point tant qu'on n'y dressera pas des équilibristes.

Quant à M. André, il se soucie si peu de la combinaison qu'il vient de réinstaller des troupes dans cette caserne que les hygiénistes ont depuis longtemps condamnée comme insalubre.

— Comment, s'est sans doute écrié l'intrépide vide-bouteilles, dont la sollicitude pour l'armée est bien connue, nous avons une caserne malsaine et on la laisse inoccupée ? Qu'on y f.... un bataillon N... d... D...

Il y a bien encore M. Combes : mais comment voulez-vous que cet homme qui passe son temps à expulser les sœurs et qui dévore un curé à chaque repas, fasse quelque chose pour un établissement qui renferme les Petites Cardinal !

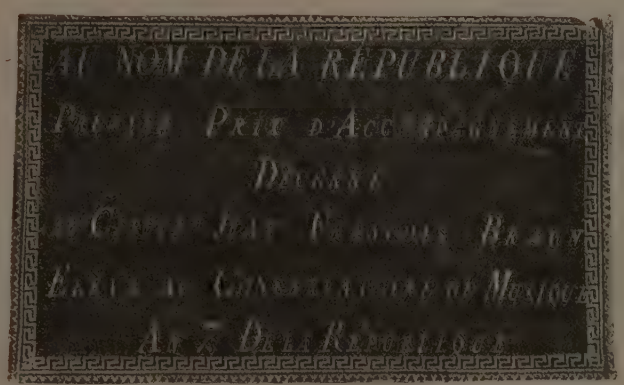
Non, je vous le dis, il n'y a rien à faire. Néanmoins, si j'étais à la place de M. Théodore Dubois, j'installerais sans retard une classe de triangle ; cela ne pourrait que flatter les FF.·. qui nous gouvernent, tout en assurant à l'honorable M. Brisson, pour ses vieux jours, une place de professeur répondant tout particulièrement à ses aptitudes.

Qui sait, les sympathies de notre ineffable gouvernement seraient peut-être ainsi acquises à notre grande Ecole de musique et de déclamation, qui en tirerait tout profit, et les pensionnaires pourraient alors chanter en chœur :

Dominus vobis Combes et spiritu Trouillot.....

Jules MARTIN.

?



Diplôme d'un premier prix d'accompagnement délivré en l'an VII de la République.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Lola Noyr.

Les Théâtres à côté

Cela nous manquait : un théâtre d'art international, qui nous ferait connaitre les chefs-d'œuvre inconnus. MM. Lieussou et Bour, l'excellent artiste souvent admiré, viennent de combler cette lagune, pardon, cette lacune. Et pour débuter, ils ont monté *Le Triomphe*, de Roberto Bracco, quatre actes charpentés de main de maître, dont le succès, à la première, s'est traduit par quatre rappels acclamant et la mise en scène et l'interprétation. Bel encouragement, que méritaient déjà les tentatives précédentes : *L'École du déshonneur* et *Alleluia*, auxquelles Bour avait prêté l'autorité de son talent, qu'il prête encore, puisque ces pièces alternent dans son programme.

La place nous manque pour étudier comme elle le mérite l'œuvre de M. Bracco. Il faudrait y consacrer des pages pour en détailler les scènes et les théories qui retiennent l'attention: car elle procède d'une thèse, tout en charmant et même en empoignant par une action réelle. Luc aime Nora, mais d'un sentiment excluant toute sensualité. C'est ainsi qu'ils mènent l'existence — jusqu'au jour où la femme se prend d'amour... pour un commensal, et, loyale, avoue à l'amant cérébral sa trahison. Désillé par cette catastrophe, Luc chasse la maîtresse et l'ami, et, demeuré seul, déplore l'aberration qui lui a fait manquer sa vie. Mort le sentimentalisme. A moi, tout ce que la volupté recèle de jouissances !

Toute l'évolution, et principalement la dernière scène, a produit grand effet. Bour s'est montré hors de pair dans le personnage de Luc ; M. Leubas a très bien composé celui du curé, et Mme Gina Barbieri, comédienne qu'enlèvera une de nos scènes cotées, a plu délicieusement. Elle fut une *Nora* sentimentale, inquiète, tourmentée, avec de beaux élans de franchise finale. Mlle Delville, *Rose*, naïve et séduisante soubrette, MM. Bourny, Bauer, Bernard et Villé agrémentèrent un parfait ensemble.

N'oublions pas les traducteurs, MM. Sansot-Orland et Roger Le Brun, écrivajns consciencieux, auxquels l'auteur doit une bonne part du succès.

Le voyage de Sganarelle au pays de philosophie est une amusante satire du XVIIIe siècle, adaptée par MM. Monnier et Montignac, qui nous a permis de revoir avec plaisir MM. Leubas, Bourny Bauer, Bernard et Villé, et aussi d'admirer les épaules de Lola Noyr et de nous complaire à la joliesse de Mlles d'Exmès et Destrée.

Mlle Drunzer.

Au Grand Guignol, *La Fiole*, très bien interprétée, est toujours le clou de la soirée. L'hilarante comédie de M. Max Maurey, en plus de sa saveur particulière, offre encore le charme des yeux, grâce à l'apparition de Mlle Drunzer, brune ravissante et excellemment douée. M. Violette a droit à d'unanimes suffrages ; néanmoins toutes ses qualités artistiques ne lui concilieront pas les faveurs des spectatrices. Avoir le bonheur sous la main et n'y point toucher... Fi ! monsieur.

Avec plaisir nous constatons que *Les Scrupules*, d'Octave Mirbeau, s'affirment à mesure des représentations, partagés par l'assistance tout à l'éblouissement de l'esprit paradoxal poussé parfois jusqu'au pamphlet.

Très correct *Voleur* nous a paru M. Gournac, et très plaisant M. Dufrenne, le *Volé*.

Le programme se corse d'*Une affaire de mœurs*, dont M. Ch. Esquier est le coupable : la mort foudroyante d'un juge fêtard en cabinet particulier. Adroitement présenté, ce fait divers produit un poignant effet. M. Hirch, s'y fait acclamer, et Mlles Acézat, Meryem et Fontaine se laissent applaudir. Nous recommandons à tous les chefs d'établissement M. Ratineau, gérant soucieux des intérêts de sa maison.

La Coopérative, de Mme J. Marni, plaît surtout par le dialogue, bien mis en valeur par Mlle Marthe Alex, grassouillette momentanée. Avec elle tout porte et rapporte. Elle récidive d'ailleurs dans *Monsieur Camille*, de M. L. Miral, erreur d'état-civil qui donne lieu à un amusant quiproquo. Mlle J. Fontaine, Genty et MM. Brizard et Dufrenne s'y agitent gentiment.

Aux Mathurins nous trouvons Berny et le public en pleine joie.

On se met en place pour *Le Quadrille*, deux actes de MM. Tarride et Piazza, débordant de gaieté, aux situations bien amenées, où pétaradent des mots souvent très drôles, soulignés à ravir par MM. Burguet, Rablet, Girard, Mmes Cora Laparcerie — qui l'eût cru ! — et Mlle Clary, tous d'un bel entrain.

Et l'on rit encore — même après avoir entendu Jean Meudrot, toujours aussi frondeur et amusant — lorsque le rideau se lève sur *Les Deux Courtisanes*, de M. Francis de Croisset. « Croissez et multipliez » ne peut être maxime d'hétaïre, cependant Mlle Demarsy, fine, jolie et souriante, et M. Brulé, gigolo incandescent, multiplient les réparties spirituelles, auxquelles se joignent bientôt les rétrospectifs aperçus de Mme Cora Laparcerie, lascive à souhait, sculpturale en ses attitudes. Ce n'est pas l'hilarité outrancière du *Quadrille*, c'est la satisfaction du dilettante que charme la surprise du mot dans la chatouille d'une grivoiserie parfois très forte, mais suffisamment voilée.

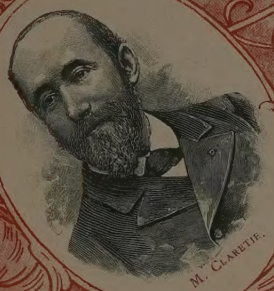
Dans cette pièce, Mlle Léo Renn n'est que bonne de courtisane ; elle donne néanmoins à son rôlet une originalité qui lui vaudra quelque jour le petit hôtel.

Les Manœuvres de nuit, ordonnées par M. Jancey, acteur-auteur, font apprécier les qualités stratégiques de Mlle Odette Valéry, très bien secondée par Mme de Mérengo, M. Burguet *for ever* et Remougin fort amusant. Une pochade qui vaut bien des comédies.

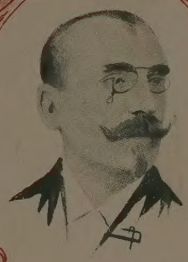
Henry FRANSOIS.

Mme Gina Barbieri.

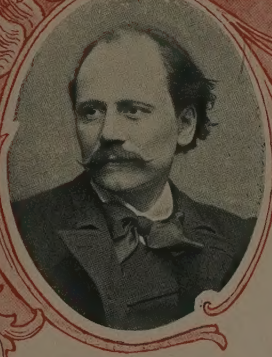
L'Œuvre Éclectique



M. Claretie.



M. Roujon.



M. Massenet.

« L'Œuvre Éclectique » a donné son premier spectacle, sa séance d'inauguration, le dimanche 26 octobre en matinée, dans la salle Victor-Hugo, avenue Victor-Hugo.

Une assistance véritablement intéressée a fait à ce programme un accueil des plus sympathiques ; elle n'a pas marchandé des bravos bien sincères aux excellents artistes qui en interprétèrent les différentes parties ; bref, la représentation s'acheva au milieu de démonstrations laudatives qui permettent de bien augurer de l'avenir de l'Œuvre éclectique.

Parlons donc de l'Œuvre éclectique.

Le 30 avril dernier, le poète chansonnier Edmond Teulet organisait au Gymnase une matinée dont la composition lui valut les éloges mérités des connaisseurs. Ce n'est point, en effet, une chose si simple que cela, de monter un spectacle coupé, de grouper avec mesure, mais avec suffisance des numéros dont l'intérêt adroitement réparti, habilement gradué, bannisse de l'esprit du spectateur tout ennui, toute satiété et

« Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli ».

Teulet avait prouvé, en la circonstance, une connaissance du public, une intelligence des effets, une science ou une intuition de l'intérêt scénique qui prouvaient que, chez lui, poète délicat et chanteur d'expérience, un talent réel d'impresario avisé vient compléter une trinité artistique dont on était en droit de réclamer d'autres manifestations. On le lui dit. Il y songea. Des encouragements lui vinrent. Et c'est ainsi que fut conçue l'Œuvre éclectique. Edmond Teulet rêva d'un spectacle coupé où les artisans de la pensée que hante le théâtre, poètes, musiciens, dramaturges, se manifesteraient en des ouvrages courts, certes, mais complets et embrassant tous les genres : comédie et chanson, symphonie et pantomime, opérette et monologue...

Bref, c'est toute l'œuvre théâtrale évoluant au milieu du plus large éclectisme, conception dont on a voulu indiquer la tendance avec ce titre qui est la synthèse intentionnelle d'un programme : L'Œuvre éclectique.

L'éclectisme est une vertu de sage, mais encore faut-il que, comme tout en ce monde, cette vertu tolérante se fixe à elle-même des limites, sous peine d'inconvénients nombreux sur lesquels il est superflu d'insister.

Ces limites ont été définies pour l'Œuvre éclectique, par le protagoniste même de cette intéressante entreprise, dans la circulaire qu'il rédigea pour annoncer son projet et où il s'exprime ainsi : « L'Œuvre éclectique sera tout ensemble conservatrice et innovatrice ; elle sera gardienne des traditions et précurseur des tentatives sincères ».

Voilà certes une déclaration précise, nette et rassurante. Les intentions du nouvel impresario ne sauraient plus être l'objet de discussions, même de la part des timorés. Cependant le projet formé par Edmond Teulet recevait partout le plus encourageant accueil. Sa loyauté avait demandé à quelques amis immédiats, artistes et publicistes, d'assister ses premières tentatives et il avait constitué, dès le début, un petit comité de patronage. Celui-ci reçut bientôt sa définitive consécration avec la précieuse adhésion de M. Henri Roujon, directeur général des Beaux-Arts, de M. Jules Claretie, de l'Académie Française, Administrateur du Théâtre Français, de M. Jules Massenet, membre de l'Institut, de M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique. D'autres encore apportèrent à l'effort tenté l'appui de leur grande notoriété, de leur glorieuse réputation : Frédéric Mistral, Courteline, Léandre, Louis Ganne, Millanvoye, Noté, Chebroux, Eugène Baillet, etc. Quand une entreprise artistique se recommande de tels noms, elle peut hardiment affronter les suffrages du grand public. Edmond Teulet considéra que sa tâche devait désormais sortir du domaine purement spéculatif ; il arrêta donc le programme de son premier spectacle. Dans ce bref historique de la genèse d'une tentative d'Art intéressante, j'omets, à dessein, le récit de son organisation purement technique : la recherche d'une salle, la sélection des œuvres, le recrutement des artistes, etc. C'est pourtant là une narration qui ne manquerait point de saveur, au point de vue documentaire, et, ma foi, je la ferai peut-être quelque jour. Mais pour l'instant, cet exposé anecdotique m'entraînerait trop loin. J'en ai dit assez pour conclure que l'Œuvre éclectique était fondée. Et, en effet, elle a dressé pour la première fois ses tréteaux dans le XVI^e^ arrondissement, dans la salle Victor-Hugo où se firent applaudir les talents les plus divers comme le violoniste Weingartner, le pianiste Stanislas, M^me^ Clément-Commettant, organiste, M^me^ Anne de Bercy, guitariste, dans leurs compositions ; les chansonniers Teulet, Tiercy, Lemercier dans leurs œuvres. On y représenta avec un plein succès un joli petit acte de Teulet, *Chez la Muse*, dans lequel le regretté compositeur Georges Marietti a pastiché avec autant d'esprit que d'adresse technique la musique de plusieurs compositeurs en vogue et qu'enlevèrent verveusement Philippon, M^lle^ Suzanne Nellsonn et l'auteur, lui-même, Edmond Teulet. Il n'est que juste de faire connaître cette courageuse entreprise et de lui souhaiter bonne chance. L'initiative d'Edmond Teulet mettra certainement en évidence quelque talent original et ignoré, jusqu'ici consigné à la porte des théâtres encombrés... ou monopolisés. C'est là de bonne besogne de vulgarisation artistique ; et, mon Dieu ! c'est encore là une forme du théâtre populaire, ce théâtre populaire dont la réalisation, difficile parce que complexe et diverse, hante tant de bons esprits.

Georges FRAPPIER.

Cl. Ouvière

M. Edmond Teulet.

Les Farces au Théâtre

Étant pour la plupart fins, lettrés et spirituels...

Elles datent, sans nul doute, de la première représentation théâtrale, elles naquirent avec les premiers acteurs et ne finiront qu'avec eux. De grossiers esclaves, de manants qu'ils furent jadis, nos amuseurs d'aujourd'hui étant pour la plupart fins, lettrés et spirituels, leurs farces s'en ressentent — en mieux — et, empêcher un comédien de faire « une blague » à un camarade est chose impossible, matériellement impossible, il aimera mieux perdre son cachet.

Car la joie de s'amuser d'un ami aux dépens de deux mille personnes est infiniment savoureuse, mais nous ne sommes point ici pour philosopher.

Une blague, célèbre entre toutes, est celle qu'un jour, vers 1884, fit Sarah — elle jouait alors aux Variétés je ne sais quelle comédie dramatique et compliquée — assistée de Marais, Berton, etc., etc.

La charmante Mme de Pontry se trouvait être du premier acte, un simple rôlet. Elle avait amené son fils Jean, un tout petit enfant, quatre ans à peine.

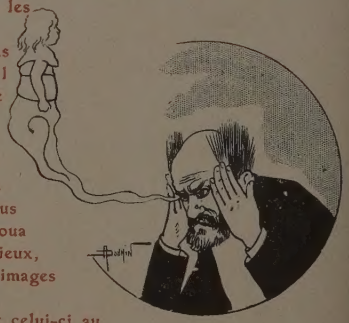
Avant une scène violente, Sarah saisit l'enfant par la main et l'entraîne en scène. Stupeur des camarades, qui tour à tour se le repassent; au moment pathétique Sarah reprend le petit, et d'une voie brisée: « Et maintenant, mon fils chéri, apaise toutes les discordes, dis-nous ta fable ».

Imperturbable, le garçonnet gazouille « le Renard et le Corbeau ». Vous voyez, conclua Sarah, vous voyez comme il dit déjà, il tient de sa mère.....

Tonnerre d'applaudissements. Mais jusqu'au bout de la pièce, les spectateurs se demandèrent en vain ce qu'était venu faire ce petiot.

Worms aux Français, paria, un soir, de jouer tout le premier acte du *Demi-Monde* — avec une paire de bottines vernies à la main — et le célèbre blagueur fit comme il avait dit : il transporta les chaussures, avec aisance, de meuble en meuble comme si de rien n'était.

Une autre fois dans *L'Ami des Femmes*, au deuxième acte, le même Worms entra dans le salon, portant en une mignonne cage une gentille souris blanche qu'il posa sur le piano. Mlle Marsy devait s'y venir accouder et elle avait des souris une peur folle; vous pensez si elle fut à l'aise.



Les spectateurs se demandèrent en va ce qu'était venu faire ce petiot.

Duflos est d'ailleurs le digne successeur de son maître jusqu'en ses farces : Un soir, au Nouveau Théâtre, lorsqu'on rebâtissait la Comédie rue de Richelieu, il murmurait d'un ton tragique à Lara-Froufrou expirante : « Dépêche-toi donc de mourir, nom d'un chien, il y a une excellente salade de pommes de terre qui nous attend depuis un quart d'heure ». C'est le même qui, en un trou de province, joua « Don Carlos » en bottes, tube et monocle à chaîne d'or, et ne trouva rien de mieux, pour remplacer les portraits durant la tirade du vieux duc da Silva, que les images d'un album de cartes postales.

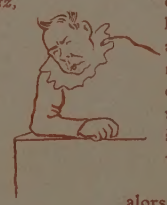
A Rouen, le souffleur intimidé de souffler « Figaro » à Coquelin, et voyant celui-ci au lieu de rester court, improviser quelques mots, sort sa tête de la boîte et lui fait : « Mais ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout !... » Pour être non voulue, cette blague n'en n'était pas moins bonne.

Féraudy en balade jouait *Cabotins*. Au second acte, entre l'héroïne Valentine dans l'atelier du peintre Cardevent, et s'écrie joyeusement en soulevant le voile d'un buste : « Tiens, mais c'est moi, cette jeune fille.... » Mais Féraudy, avant le lever du rideau avait remplacé le plâtre habituel par une négresse en terre cuite... Vous dire la tête de l'acteuse et les rires du public — non.

M. Paul Mounet, à Laon, dans la *Fille de Roland*, s'écrie : « *Gardes ! sonnez de l'olifant.* » Et l'on entend, stylé par les bons petits camarades, le clairon d'un brave pompier qui de toutes ses forces beuglait :

L'as-tu vu la casquette, la casquette ! ! !

Un bien simple calembour pourtant, faillit faire étrangler Febvre, durant toute la fin d'un acte. Got jouait le vieux Rebbe, de *L'Ami Fritz*, et à un instant du repas, il lui demanda avec son délicieux air de ne point y toucher : « Vou-lez-vous des pommes de terre, Fritz ? », Fritz s'étrangla et cinq minutes durant ne put articuler.



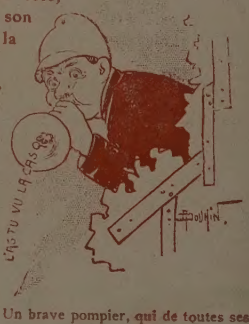
Lors de la dernière reprise de *Patrie*, tandis qu'au premier acte, tous les seigneurs entraient à l'église, Le Bargy en tête, un grand pince sans rire, élève du Conservatoire, ôta son casque, et osa dire à demi-voix . « Pour les Pauvres de la Paroisse, s'il vous plaît ! »

Sort sa tête de la boîte, et fait

Le même, au troisième acte, alors qu'Albert Lambert et Mounet-Sully se disputaient à qui le premier entrerait dans la chambre de la torture, intervint de nouveau pour prononcer : « Au premier de ces Messieurs, je vous prie ».

TURLUPIN.

(A suivre).



Un brave pompier, qui de toutes ses forces soufflait...

EN PASSANT

Mlle Thérèse Cernay.

C'est le mois des premières, c'est le mois des revues. A la *Cigale* MM. Adrien Vély et Henry de Gorsse ont accouché de dix tableaux somptueux sous l'enseigne : *V'la l'métro*.

Est-ce aux auteurs qu'est dû le succès de cette revue ? — je le crois peu ; mais le public sait que Gerbault et Pascaud sont passés maîtres dans l'art d'habiller une femme moyennant cinquante centimètres carrés d'étoffe, et avec un peu d'habitude et d'entraînement, on peut aisément deviner les formes que cache (si peu !) la minuscule draperie.

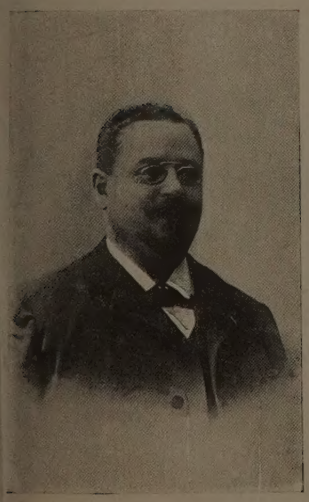
L'habile équilibriste qu'est Monteux Brissac[1] conduit magistralement un orchestre presque obéissant.

Mlle Cernay chante à ravir et s'habille de même (mais ne devrait pas porter de souliers noirs), Jeanne Block est impayable en jeune môme mineure et chante dans le même ton (en mineur), Gabin n'a pas quitté l'air bête qui lui sied si bien et glane des cœurs dans les avant-scènes... en récolte-t-il beaucoup ? — Mystère ! (M. Gabin est discret).

Bref, tout serait pour le mieux dans la meilleure des revues... si la revue était meilleure. Mais pour de beaux décors, ce sont de beaux décors, et comme roucoule mon brave ami Max-Morel :

C'est pas la r'vue qu'il faut r'garder,
C'est la façon d'la présenter.

≈ Or, ce soir-là, comme le brouillard tombait et que j'avais du vague à l'âme, je m'en suis allé m'égayer au Théâtre des Batignolles où l'on donnait *« Le drame de la rue Murillo »*. Ah ! l'ivresse d'un coup de surin bien administré selon les règles de l'art, ah ! la joie des agonies atroces et du sang qui gicle ! Et quelles bonnes leçons puisent en ce lieu charmant les jeunes apprentis Apaches qui garnissent le poulailler.



M. Monteux,
Chef d'orchestre de la *Cigale*.

Je ne vous conterai pas le drame, dont le souvenir hante mes cauchemars, sachez seulement, lectrices avides de sensations, qu'un artiste talentueux agonise durant trois actes, dans un lit d'abord, dans un fauteuil plus tard, sur le plancher enfin... On agonise où l'on peut.

≈ La Direction de *Ba-ta-clan* daigna m'inviter à la répétition générale de *« Elle est rien Bath ! ! »* Dans l'affreux hall se pressait la cohue des parents de marcheuses, des amis de machinistes et des compagnes de musiciens : tout le gratin.

Depuis la grève générale des mineurs, le charbon est si cher que, dans un but d'économie, louable en vérité, on n'avait pas cru devoir allumer le calorifère. Par deux degrés centigrades au-dessous de zéro, de malheureuses femmes décolletées cherchent en vain à se faire entendre, tandis que le compère, M. Roger, fait des efforts désespérés pour se souvenir du rôle qui lui incombe.

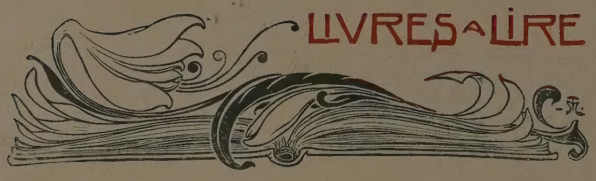
L'auteur M. F. Verdelet, ayant eu soin d'inviter ses amis et ses créanciers — ils sont nombreux — fut très applaudi, les autres s'abstinrent de toute manifestation.

Pendant que je battais la semelle avec mon voisin (un lutteur des Folies-Bergère, égaré en ces parages) soixante jeunes dégrafées, blondes, rousses ou brunes, défilaient sur la scène, le sourire aux lèvres et les pieds au froid. M. Verdelet est un malin : ex-directeur de plusieurs concerts de province (et dans le Midi, mon bon !) il sait que la bouillabaisse vaut par la qualité de la sauce pimentée et une revue, par les petites femmes déshabillées ; s'il osait, il les montrerait nues... mais la Censure veille ! Cette monomanie du déshabillage l'a conduit à nous offrir le spectacle peu banal de vieux abonnés de l'Opéra en caleçons de bain ornés de dentelles : ce fut le clou de la soirée.

A signaler encore un bataillon de petits zouaves féminins qui manœuvre... comme un seul homme, et une Vénus Callypige (Mlle Delannoy) qui pige un rhume en dévoilant d'abondants appas... « Dont plus d'un, que je sais, ferait son ordinaire »....

Jack d'ANGE.

1. Ce qualificatif dont j'orne ce maëstro ne lui a pas été donné pour la façon dont il joue de la baguette, mais parce que, pendant les trois heures que dura une répétition, il sut, sans chute, tenir sur ses genoux une chanteuse en équilibre, sans cesser de battre la mesure.



≈ La librairie du *Mercure de France* a été heureusement inspirée en publiant un nouvel ouvrage de Kipling : *Les Bâtisseurs de Ponts*, traduit par MM. Fabulet et d'Humières. Ouvrage qui abonde en situations mouvementées, émouvantes ; livre étrange sous son apparence mystérieuse un peu compliquée ; livre intensément intéressant.

≈ Sous ce titre *Trente ans de théâtre* commun à la belle œuvre qu'il a fondée, M. Adrien Bernheim donne, chez Fasquelle, un recueil de souvenirs de théâtre très agréables et très charmants.

≈ Chez Flammarion, *Un Mariage chic*, livre très gai, très frondeur, satirique sans ménagements, sous un aimable vernis d'esprit fin et drôle.

≈ La *Statue ensevelie* d'Ivan Strannik est un très curieux et original livre ; étude très fouillée de la vie russe contemporaine où palpite l'âme slave si passionnée, si complexe. Calmann-Lévy, éditeur.

≈ Le *Père Perdrix*, de Ch.-Louis-Philippe est un roman, fut dramatique sous des dehors simples ; c'est l'exposé de la lutte persistante et douloureuse d'un pauvre être enguignonné et bon contre les affres perpétuelles et cuisantes de la vie des pauvres. — Fasquelle, éditeur.

≈ Les admirateurs du célèbre roman de Tolstoï : *Résurrection*, ne voudront lire que la traduction de Teodor de Wyzewa, faite sur le manuscrit original communiqué par l'auteur, dans l'édition qui a obtenu le suffrage de tous les lettrés, et qui seule, contient en un volume à 3 fr. 50 le texte intégral de Tolstoï. (Librairie Perrin.)

≈ Sous le titre : *Album de Paris*, paraît ce matin un curieux volume de M. Paul Leclercq chez l'éditeur Floury, 1, boulevard des Capucines.

≈ Les troubles de Margueritte, dont les débats vont s'ouvrir, sont retracés par Raymond Marival dans son roman *Le Çof* (mœurs kabyles), que publie la Librairie du *Mercure de France*, et où se déroule une intéressante aventure des plus significatives.

LE RENDEZ-VOUS DU TOUT-PARIS C'EST LE

CAFÉ RICHE

DÉJEUNERS
DINERS
et SOUPERS

16, Boulevard des Italiens

FIVE O'CLOCK

Orchestre Napolitain

Le Directeur-Gérant : L. GEISLER.